Ziglôbitha,
Revue des Arts, Linguistique, Littérature & Civilisations
Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

Lecture critique de l'univers d'espaces réalistes comme toposémie fonctionnelle dans *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou KOUROUMA

Emmanuel Selorm GLIGBE
Department of French
University of Cape Coast, Ghana
emmanuel.gligbe@ucc.edu.gh
&
Delali Kofi TORTOR
Department of Technical Communication
University of Mines and Technology (UMaT), Ghana
kdtortor@umat.edu.gh

Résumé : La présente contribution examine l'espace pessimiste kourouméen dans *Les soleils des indépendances* par les approches de l'analyse du discours (O. Ducrot, 1980, 1984 ; D. Maingueneau, 1993). L'univers de ce roman serait construit pour dénoncer et rejeter toutes les institutions de l'Afrique traditionnelle, la colonisation, les indépendances des thématiques inséparables de la littérature de désenchantement. Nous remarquons la catégorisation de l'espace en trois selon leur fonctionnement dans l'univers de ce roman. Il est question d'espace mimétique, « toposémie fonctionnelle » et symbolique. L'espace mimétique cherche à donner une tonalité réaliste aux lieux représentés dans le texte. Il met en lumière des indicateurs du réalisme comme les toponymes, les descriptions détaillées, les noms génériques référentiels. Nourrit par le pessimisme, cet espace semble présenter l'état actuel d'une Afrique ravagée par la colonisation et l'exploitation des Colons. L'espace dénommé « toposémie fonctionnelle » est construite à base des toponymes et des noms génériques fonctionnant comme un véritable actant. Cet espace dans *Les soleils des indépendances* est narratif et développe des paradigmes extratextuels rendant le roman vraisemblable où l'évolution des personnages rétrogrades est en parallèle avec l'espace décroissant du roman. Les constituants dialectiques de cet espace reflètent le déséquilibre psychologique, morale, économique du protagoniste. Quoique ce soit, la fonctionnalité des espaces rend la narration vraisemblable et renforce la thèse de désillusion. Le symbolisme idéologique est la dernière fonction d'espace représenté dans le texte. Cet espace a des significations particulières et communique une idéologie qui sert les intentions thématiques de l'auteur. Par ces symbolismes, Kourouma dénonce avec fermeté certaines pratiques africaines. Force est de savoir que l'idée qui motive la conception de l'univers spatial du roman est celle d'une reforme totale des institutions et des structures de la société africaine. Ainsi, l'espace dans *Les soleils des indépendances* se situe dans la littérature de désenchantement rendant vraisemblable la vision panoramique de la condition des Africains et plus particulièrement ceux qui ne font pas partie du cercle politique ou le pouvoir politique en place.
Mots clés : espace romanesque, pessimisme, réalisme, symbolisme, toposémie

Abstract: This paper examines the pessimistic settings in *The Sun of independence* of Amadou Kourouma using discourse analysis approaches (Ducrot, 1980, 1984;

Maingueneau, 1993). This novelistic universe was constructed to denounce and reject all the institutions of traditional Africa, colonisation and independence, which is inseparable from the literature of disenchantment. We note the classification of the space in the novel into three categories according to their function in the novel: One identifies mimetic, "functional toposemia" and symbolic space. The mimetic space seeks to give a realistic tone to the places represented in the text. It brings to light indicators of realism such as toponyms, detailed descriptions and generic referential names. Fuelled by pessimism, this space seems to present the current state of an Africa ravaged by colonisation and settler exploitation. The space named "functional toposemia" is constructed on the basis of toponyms and generic nouns functioning as a real actant. This space in *The Suns of Independence* is narrative, developing extra-textual paradigms that make the novel plausible, where the evolution of the characters moves backwards and forwards in parallel with degrading space. The dialectical constituents of this space reflect the psychological, moral and economic imbalance of the protagonist. Whatever it is, the functionality of the space setting makes the narrative plausible and reinforces the thesis of disillusionment in *The Sun of Independence*. Ideological symbolism is the last function of space represented in the novel. This space has particular meanings and communicates an ideology that serves the author's thematic intentions. Through these symbolisms, Kourouma firmly denounces certain African practices. It is important to know note that the idea that motivates the conception of the spatial universe of the novel is that of a total reform of the institutions and structures of African society. Thus, the settings in *The sun of Independence* is situated in the literature of disenchantment, making the panoramic vision of the condition of Africans plausible, especially those who are not part of the political circle or members of the political power in place.
Key words: setting, pessimism, realism, symbolism, toposemia

Introduction

Cet article essaye de répondre à la problématique d'écriture de désillusion, du rejet et de scatologie dans la littérature postcoloniale africaine à travers la représentation d'espace romanesque. Dans ce travail, nous avons pour objectif d'analyser la typologie de la représentation spatiale dans *Les soleils des indépendances*. Ainsi, nous projetons que dans ce roman phare du courant de désenchantement, le récit sera axé sur l'espace mimétique, l'espace à fonction toposémique et symbolique. *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma est publié en 1970 et dirige sa critique tentaculaire acerbe contre les institutions religieuses (la religion traditionnelle et musulmane), le colonialisme, et attaque aussi virilement les gouvernements post indépendants. L'espace politique de Kourouma véhicule un message qui visent d'une manière directe ou indirecte à déconstruire une société africaine corrompue et injuste tout en cherchant à reconstruire une Afrique idéale basée sur les valeurs d'égalité, de justesse, de respect mutuel. Pour concrétiser cet espace et se distancier de la narration afin de lui donner une tonalité réaliste, Kourouma se sert des techniques de description, d'emploi des toponymes et des représentations topographiques

pour souligner l'objectivité du récit. Ce degré d'imitation du réel dans le roman donne vie et corps à un monde partiellement ou entièrement imaginé. Cette illusion de la réalité spatiale renforce les thèmes du roman en témoignant de la véracité des faits dans le texte. Cette fonction d'espace mimétique fait plus d'écho dans les œuvres des écrivains africains où l'espace participe activement dans l'action comme un personnage. Cet espace mimétique est une double spatialité où il convient d'identifier deux indicateurs spatiaux : la description (topographique ou non) et le toponyme. L'effet du réel qui se dégage de l'espace mimétique a une implication thématique dans *Les soleils des indépendances* de Kourouma. Autrement dit, l'espace mimétique dans le texte témoigne et amplifie les propos des personnages et donne poids aux thèmes évoqués dans le texte. L'espace mimétique est donc tout espace construit à partir des signes qui rendent le texte réel : les topographies déterminées (soit réel soit imaginaire) et les toponymes couplés aux descriptions détaillées. L'espace mimétique nait l'espace topographique qui se fonde soit sur des toponymes soit sur des noms communs génériques axés sur la description qui exige des interprétations diverses selon l'expérience des lecteurs. On souligne que cet espace mimétique, très significatif donne une tonalité de la réalité à l'histoire. À lire *Les soleils des indépendances*, l'affront contre la colonisation est plus franc à travers l'espace mimétique. Au-delà de la condamnation du colonialisme, cet espace ayant une tonalité pessimiste semble condamner également toute institution sociale, politique voire religieuse. C'est donc un espace désagréable et stérile dénué de tout espoir que Kourouma représente. L'espace de Kourouma est un espace répugnant relevant du pessimisme réaliste. C'est cette idée du réel qui pousse Kourouma à employer des toponymes ou des noms réels ayant des significations ; des descriptions imagées sans omettre le banal. Cette représentation mimétique devient « *un carrefour, où se rencontrent et se conjuguent un imaginaire singulier et les déterminismes socio-historiques et littéraires qui pèsent sur toute création* » (Koné, 2005, p. 10).

1. Espace mimétique

En quête de la réalité dans son histoire, Kourouma évoque Tombouctou, une ville au centre du Mali noté pour sa richesse culturelle et son pouvoir magique. Cette ville « est aux portes du désert, derrière le fleuve (du Niger), dans l'infini du sable jaune et des harmattans rigoureux, où le vent même nourrissait les hommes… » (*Les soleils des indépendances*, p.66). Géographiquement, Tombouctou est situé en bordure méridionale du désert du Sahara, vers le nord de la boucle du fleuve Niger. Son pouvoir magique confirme la grandeur de l'Afrique précoloniale comme l'est aussi Horodougou dans le même œuvre. Attribuer cette ville au lieu de naissance du marabout

sorcier Hadj Abdoulaye revient à transposer le lecteur dans le passé tout en lui donnant un aperçu historique de la ville. Aussi, l'association du marabout Abdoulaye à Tombouctou faire croire l'efficacité de son pouvoir. Comme le narrateur le met en évidence : « Abdoulaye cassait et pénétrait dans l'invisible comme dans la case de sa maman et parlait aux génies comme à des copains (*Les soleils des indépendances*). En plus de son sens superficiel, ce toponyme (Tombouctou) fonctionne comme un indicateur validant la narration ou plus justement ancrant la narration dans une vérité historique. Par ce toponyme, le narrateur devient un historien qu'un narrateur fictif.

Le Horodougou fictif, analogue à Worodougou réel, est situé au nord-ouest de l'univers du roman comme l'est Worodougou en Côte d'Ivoire. Cet espace kourouméen est une forte référence à la réalité. Il s'étale sur la République des Ebènes et la République Socialiste de Nikinai (*Les soleils des indépendances* pp. 89, 198). Cette province comprend le dernier village de La Côte des Ébènes, Togobala qui est la capitale de la province. Il a un poste de douane formant une frontière entre cette province et le sud du pays.

Dans le roman, c'est le souvenir de Fama qui donne une notion qualitative à Horodougou contrairement à ce qu'affirme le narrateur extradiégétique. On lit : « Et le dernier des Doumbouya se présenta à Wakasso, parla des limites géographiques du Horodougou, de la grandeur de la dynastie… » (*Les soleils des indépendances,* p. 197). Koné, (2005, p. 8) le remarque à juste titre que « Le Horodougou est le lieu où le moi du personnage (Fama) se protège ». Ce « refuge » crée du coup un sentiment de nostalgie qui ne vit que de l'incarnation de l'ancienne époque glorieuse. « Ce discours laudatif de Fama suppose, en définitive, que le Horodougou procure au prince malinké un immense bonheur » (Koné, p. 11) et l'honneur illusoire du dernier descendant des Doumbouya.

Il est donc évident qu'après l'ancrage de l'histoire dans la réalité, Horodougou représente un lieu géographique de prospérité, de gloire, de sécurité et de richesse du continent africain avant l'arrivée du colonisateur. C'est donc la colonisation et les indépendances qui sont remises en causes à travers la sémantique du texte. Clairement, c'est surtout les indépendances qui rendent la « le négoce » stérile, anéantit la chefferie, fustige l'honneur princière. En parallèle avec Horodougou est Togobala la capitale de la province. Ici également, Fama ne cesse pas de faire éloge de ce « village mort ». Selon le narrateur, Togobala est un espace de pauvreté, du rejet, de stérilité : un village abandonné où « La pauvreté ne se guérit pas, ne se dissimule pas » (*Les soleils des indépendances*, p. 127). En plus, le narrateur nous renseigne que « Togobala […] était plus pauvre que le cache-sexe de l'orphelin, asséché comme la rivière Touko en plein harmattan, assoiffé, affamé » (*Les soleils des indépendances*, p. 131). En plus de cette pauvreté hautement soulignée, ce village incarne la

terreur et l'insécurité. « À Togobala tout le monde a hâte de revoir le matin comme si le noir de la nuit n'était que cachot et menace » (*Les soleils des indépendances*, p. 109). On ne doit pas perdre de vu que Togobala est un toponyme. À présent, une ville réelle, elle est située, géographiquement, au Guinée, l'un des pays limitrophes de La Cote d'Ivoire. Jugeant de sa position géographique, il parait que l'univers spatial kourouméen dans *Les soleils des indépendances* est un univers réel en manteaux fictifs. Les lieux qui constituent cet univers sont tirés de différents pays, élargissant ainsi le regard que Kourouma porte sur la stérilité et la faillite de la chefferie, de la religion, du mariage, des institutions politiques donc des indépendances des pays africains.

En outre, à Togobala, le village natal de Fama, les maisons sont éparpillées comme l'est les lieux constituant l'espace du roman. « De loin en loin, une ou deux cases penchées, vieillottes, cuites par le soleil, isolées comme des termitières dans une plaine » (*Les soleils des indépendances*, p. 105). L'apparence désagréable de la capitale des Doumbouya, le siège royal de Horodougou démontre le pessimisme de l'auteur. Par cette représentation caricaturale Kourouma signale que la condition de vie en Afrique n'a jamais été bonne même avant la colonisation. La chefferie de la période précoloniale comme la colonisation n'ont pas apporté du développement au continent. Toutefois, c'est les indépendances qui ont empirées la situation économique de l'Afrique. L'espace superficiel mimétique dans le texte sert comme un mécanisme qui condamne toute institution en Afrique.

On doit rappeler que l'espace mimétique comprend tout signe qui cherche à ancrer l'histoire dans la réalité. Ainsi, les toponymes des villes et des villages exemptés, d'autres lieux désignés particulièrement par des appellations génériques apparaissent dans le texte. L'un de ces lieux qui cadre ce type d'espace mimétique est le camp sans nom (*Les soleils des indépendances*, p. 166). Le camp en tant que complément des lieux urbains et ruraux rehausse le sentiment de la souffrance, de la peur, de la torture, d'insécurité déjà évoqué par d'autres espaces comme Togobala. Ce camp se trouve dans la république des Ebènes mais son lieu exact est indéterminable. « Fama n'a jamais su dans quelle région de la république des Ebènes le camp était situé » (*Les soleils des indépendances*, p. 166.). Généralement, le camp est une place de malaise, de la souffrance, de la torture où les internes sont nourris par des imaginations. La vie au camp est « la nuit et la mort, la mort et la nuit » (*Les soleils des indépendances*, p. 167). Ce lieu de détention et sa puanteur mêlée au sentiment de peur et de mort est la métaphore de la vie des africains sous les régimes dictatoriaux. Indiscutablement, l'Africain qui est hors du cercle politique est perpétuellement épouvanté par les dirigeants, les difficultés économiques, les coutumes barbares.

L'espace diégétique dans le roman est donc très essentiel car il contribue au développement du thème de dénonciation des indépendances définis généralement par les arrestations arbitraires et la torture. C'est pour faire résonner ce thème que Kourouma choisi de ne pas nommer le camp. « Ce camp ne possédait pas de nom, puisque les geôliers eux-mêmes ne le savaient pas » (*Les soleils des indépendances*, p. 165). Evidemment, l'absence du nom de ce camp renforce l'idée de mauvais traitement qui s'en déroule. Certainement, « les choses qui ne peuvent pas être dites ne méritent pas de noms et ce camp ne sera jamais être dit » (*Les soleils des indépendances*, p. 165). Cet espace va au-delà d'une simple description visant à donner une tonalité réaliste à l'histoire. Il fonctionne d'une façon métonymique en permettant de juxtaposer l'enfance princière de Fama à son adulte misérable. C'est un espace qui met fin à tout rêve du protagoniste. Il est donc très significatif dans la mesure où il ôte à Fama tout espoir. La vie dans ce camp et par la suite dans la prison réduit le maraboutisme et ses prédictions au mensonge chez Fama.

Un autre espace superficiel relevant de l'appellation générique est la villa où Fama est jugé après sa sortie du camp sans nom. Nous apprenons du narrateur que :

> « La justice était recluse dans une vaste villa entourée d'un jardin : juges, greffiers, dactylos y travaillaient et y vivaient sous la garde de tirailleurs. Assiettes, tasses de café, serviettes et chaussures trainaient jusque dans les escaliers, et du bureau (l'ancien salon de la villa) l'on remarquait dans les chambres les lits défaits, du linge mouillé pendu, des pantalons, chemises, caleçons accumulés ici et là sur des cordes. Les cordes se croisaient en tous sens, se confondaient et se multipliaient. »
>
> (*Les soleils des indépendances*, p. 161)

Cette description pittoresque dégage nombre d'éléments analytiques qui témoignent non seulement de la véracité de l'histoire racontée mais soulignent aussi la répugnance des lieux où habitent les dirigeants des indépendances. C'est donc un lieu qui, malgré sa grandeur et sa nature administrative, est comparativement semblable à Togobala et tout autre espace rural et compartimenté dans le roman. Rien n'est attirant : tout est en désordre et répulsif dans le roman même les quartiers administratifs avec leurs grandes villas. Il semble donc que l'espace représenté ici ne met ni l'accent sur le nom ni sur la localisation géographique de la villa. Plutôt, il se focalise sur les dirigeants du continent africain en amplifiant leur incompétence, confusion, irresponsabilité et corruption. Bref, la description qui est une indicatrice du réalisme littéraire, satirise dans ce roman tout un système politique et souligne

le pessimisme acerbe de Kourouma envers les institutions politiques de l'Afrique y compris la chefferie.

À ces espaces construits à base des noms communs s'ajoute la prison où Fama doit passer vingt ans en réclusion. Contrairement au camp sans nom qui ne peut pas être situé, cette prison a un nom : la prison de Mayako. Cependant, sa description est passée sous silence, mais la condition qui s'y prévale résonne fort et haut à travers la dégradation de l'état physique de Fama. Ceci dit, on note que la condition de vie dans la prison est semblable à ce que se passe dans le camp sans nom. Pour porter d'éclairage sur ce point, il est impératif de porter un regard détaillé sur l'extrait suivant :

> « Fama n'était pas astreint aux travaux pénibles (comme l'a dit), mais son état de santé se dégradait. Des vers de Guinée poussaient dans les genoux et sous les aisselles. Constamment il desséchait : ses yeux s'enfonçaient dans des orbites plus profondes que des tombes, ses oreilles décharnées s'élargissaient et se dressaient proéminentes comme chez un léporide aux aguets, les lèvres s'amincissaient et se rétrécissaient, les cheveux se raréfiaient. »
>
> (*Les soleils des indépendances,* p. 169)

Ce propos descriptif du narrateur met à nu la vie difficile, la condition déplorable dans la prison. En plus, il fait écho cette condition difficile dans les lieux de détention dans l'univers du roman en particulier et dans les prisons en général. La prison vise à donner une tonalité réaliste au texte et sert aussi comme un outil de comparaison entre le passé et le présent du protagoniste. Évidemment, les lieux communs génériques qui fonctionnent comme des espaces diégétiques traduisent plus clairement les épreuves que le protagoniste traverse tout en mettant l'accent sur l'immense désespoir, la souffrance, la torture des africains sous les gouvernements militaires. Ce sont les camps de détention, les cours, les prisons, la mort, les funérailles, les cimetières qui constituent les macro-espaces du roman. Ces lieux contribuent énormément au développement des thèmes récurrents du roman (l'échec des indépendances, la stérilité, la failles des structures et des institutions, la bâtardise de la colonisation et des indépendances, la désespérance), comme les espaces toponymiques et des topographies.

La frontière entre la république des Ebènes et la république de Nikinai constitue un espace fictif superficiel truffé par des indicateurs du réel. Bien que fictif, cet espace cherche à peindre la réalité évènementielle aux frontières géographiquement réelles en l'Afrique. Malgré la liberté du mouvement chantée par les décrets diplomatiques, il devient très embarrassant de se déplacer d'un pays africain à un autre. L'on a besoin de produire des cartes,

puis payer de grosses sommes d'argent dans des conditions aberrantes avant de traverser une frontière. L'extrait suivant montre que les frontières artificielles tracées par la colonisation et maintenues par l'Afrique post indépendante empêchent la libre circulation des Africains.

> « Le dernier village de la Cotes des Ebènes arriva, et après, le poste des douanes, séparant de la République socialiste de Nikinai. Là, Fama piqua le genre de colère qui bouche la gorge d'un serpent d'injures et de baves, et lui communique le frémissement des feuilles. Un bâtard, un vrai, un déhonté de rejeton de la forêt et d'une maman qui n'a surement connu ni la moindre bande de tissu, ni la dignité du mariage, osa debout sur ses deux testicules, sortir de sa bouche que Fama étranger et pouvait pas traverser sans une carte d'identité ! »
> (*Les soleils des indépendances*, p. 101)

Et quand les frontières sont fermées, l'on est obligé de se coucher par terre pour entendre son ouverture le lendemain. Cette difficulté à laquelle l'Africain fait face aux frontières attire également la condamnation de Keita (1984, p. 189) lorsqu'il remarque que « *c'est aberrant ces histoires de visa pour aller dire bonjour à un oncle a deux cents mètres ou assister au mariage d'un cousin* ». Les barrières artificielles par les colons et maintenues par les dirigeants africains sont donc des entraves à la circulation des citoyens et les cause des inconvénients. Dans *Les soleils des indépendances*, l'image désagréable à la frontière entre la république des Ebènes et la République de Nikinai est pittoresquement représentée comme suit.

> « Du côté gauche de la route des voyageurs les femmes et les enfants dormaient sur des nattes autour de grands feux de brousse. Les cases des gardes frontaliers et les bureaux des douanes à droite se confondaient indistincts dans la brume. La route était barrée et fermée par un dense réseau de fils de fer barbelés, à l'entrée du pont. Dans les deux hauts miradors surplombant le tout luisaient les canons des fusils des gardes de faction » (*Les soleils des indépendances*, p. 195).

La frontière est donc une entrave à la liberté du mouvement dans un même univers. Chez Kourouma, cette scène va au-delà d'une simple représentation vraisemblable et souligne le thème du rejet et de la condamnation des autorités en place. Quel en soit la nature des lieux mimétiques dans le texte, l'auteur cherche à montrer que son histoire est la réalité et la vraie situation en Afrique après la colonisation et les indépendances. Cette réalité littéraire, loin d'être une vérité scientifique, fait du sang et de chair à l'histoire. Barthes (1981) constate justement que la fonction

première de l'espace, construit à base de toponymes est de dénoter la réalité. Cependant, Marti (2011, p. 6) affirme que « l'espace littéraire ne peut être réduit à cet aspect toponymique, (seulement) car il fonctionne aussi de façon métonymique dans le récit, assurant des fonctions narratives indéniables ». Ceci se confirme dans cette partie du travail lorsque les analyses démontrent que quelques lieux diégétiques comme Horodougou n'est pas construit à partir d'un toponyme mais entretient des liens de vraisemblance avec un autre lieu existant dans la vie réelle, Worodougou de la Cote d'Ivoire.

2. Toposémie fonctionnelle

Comme le rappelle Bal cité par Marti (2011), l'espace dans un roman ne peut pas être réduit à une simple fonction mimétique. Au-delà de son souci de vraisemblance, l'espace fonctionne comme un mécanisme interne du texte. C'est pour dire que l'espace fonction comme un véritable actant dans le texte. Il convient de préciser aussi qu'à part son fonctionnement comme un constituant du récit, l'espace est révélateur du comportement, de l'état financier, de statut social du personnage qui s'en évolue. L'itinéraire spatial d'un personnage va en pair avec son évolution. Autrement dit, un itinéraire spatial dégradant montre un personnage dont la condition détériore alors qu'un itinéraire spatial mélioratif présente un personnage qui fait une évolution positive et progressive. Parler d'espace comme une toposémie fonctionnelle dans *Les soleils des indépendances* revient à analyser l'espace d'une manière pour montrer la relation que les personnages principaux entretiennent avec l'univers dans lequel ils évoluent et l'impact de ces espaces sur eux. L'espace est considéré ici comme un véritable actant participant intégralement au développement du récit. En tant qu'actant et élément narratif, il donne des détails importants sur les personnages qui peuvent aider le lecteur à les bien connaitre. Comme Marti (2011, p. 2) le remarque, la toposémie fonctionnelle « se situe au niveau du fonctionnement interne du texte ». Il importe donc de centrer l'analyse sur les éléments internes du récit qui montrent la sociabilité ou non de l'espace, le fonctionnement du récit, l'effet de la vraisemblance que ces espaces portent sur la narration, le trajet spatial, la perception des espaces. L'attention est portée sur les noms qui développent des paradigmes extratextuels donnant une dénotation importante au roman. Goldenstein partage le même point de vue. Selon lui,

> L'espace romanesque fait système à l'intérieur du texte alors même qu'il se donne avant tout, fréquemment, pour le reflet fidèle d'un hors-texte qu'il prétend représenter. C'est dire que l'étude de l'espace romanesque se trouve inextricablement liée aux effets de représentativité.
>
> (Goldenstein, 1983, p. 88)

Fama, le prince de Doumbouya mène une vie princière à sa naissance. « Lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Éduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses » (*Les soleils des indépendances*, p. 10). Terrassé par les indépendances, il vie dans la capitale dans une condition extrêmement défavorable menant totalement de vie de mendiant et « travaille » de funérailles en funérailles pour avoir de quoi à manger. Le narrateur révèle des détails de l'effet des indépendances sur les malinkés en ces termes :

> « Comme toute cérémonie funéraire rapporte, on comprend que les griots malinkés, les vieux malinkés ceux qui ne vendent plus parce que ruinés par les Indépendances (et Allah seul peut compter le nombre de vieux marchands ruinés par les Indépendances dans ma capitale !) « travaillent » tous dans les obsèques et les funérailles. De véritables professionnels ! Matins et soirs ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. On les dénomme entre Malinkés, et très méchamment, « les vautours » ou « bande d'hyènes ». Fama Doumbouya, vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah ! les soleils des Indépendances ! »
>
> (*Les soleils des indépendances,* p. 11)

Les « indépendances » rendent les riches et les pauvres y compris le « légitime prince » misérables. Ainsi, ils trouvent difficile de gagner leur pain quotidien. Le prince est devenu « vautours » faisant bande avec les hyènes à cause « des indépendances qui tombèrent sur l'Afrique comme une née de sauterelles à la suite des soleils de la politique » (*Les soleils des indépendances,* p. 24) ».

En plus, dans la capitale, le prince est mis en détention provisoire dans un camp sans nom. Du camp, il est emprisonné. Libéré enfin, il part pour Togobala dans la province de Horodougou où il trouve la mort à la frontière. Les espaces : Togobala de Horodougou, suivit par la capitale, passé par le camp de détention, puis la prison et retourné à Togobala de Horodougou représente un itinéraire décroisant et circulaire. Ces lieux avec leurs pourritures, leurs stérilités, leurs conditions défavorables démontrent l'état misérable de Fama. Telle chambre, tel homme : chaque espace où il évolue est un miroir de sa vie. L'espace a donc une relation indissociable avec les personnages qui s'y trouvent. En tant que miroir, il est révélateur du passé, un éclairant du présent et il fonctionne comme une détermination prédictive du futur d'une manière

plus résonnante que les propos des personnages et les propos que d'autres personnages portent sur lui.

L'espace comme une toposémique fonctionnelle dans *Les soleils des indépendances* relève du pessimisme acharné et il est plus fonctionnel que l'espace optimiste qui est peint dans la grande majorité des romans de la Négritude. Kourouma, il semble que chaque espace portraiture un caractère spécifique du personnage et il y a toujours une forme de conformité entre le lieu où se déroule l'action et les personnages. Nous pouvons donc parler d'une adaptation spatiale parfaite des personnages de Kourouma. Pour commencer, les lieux des funérailles sont des espaces narratifs importants qui donnent les détails fondamentaux conduisant à bien connaitre le protagoniste. Cet espace paradigmatique fonctionnel est représenté comme « une profession » ou « un gagne-pain » pour tous les Doumbouya terrassées par les indépendances. La fréquence de ces funérailles et les types de personnes qui fréquentent ces lieux se manifeste dans le propos suivant : « Comme toute cérémonie funéraire rapporte, les vieux Malinkés, ceux qui ne vendaient plus parce que ruinés par les Indépendances « travaillaient » tous dans les obsèques et les funérailles. Des véritables professionnels ! Matin et soirs ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. On les dénomme « les vautours » ou « bande d'hyènes » (*Les soleils des indépendances,* p. 9).

Cet extrait signale la répétitivité de la mort dans le roman probablement en raison de la malédiction (le chômage, la pauvreté, la famine, la souffrance) qui pèse sur le peuple. Aussi, il se dégage de cet extrait que les lieux des funérailles sont des lieux où les nécessiteux planent afin de trouver à manger. Ces lieux publics ne promeuvent pas d'amitié, d'unité et de bonne entente parmi un même groupe social. Ce qui est souligné ici, c'est la stratification des gens : les chômeurs Malinkés affamés dénommés vautours et un autre groupe de personne un peu riches qui font la raillerie des désavantagés. Un autre élément très important est la scène de querelle qui marque les lieux funèbres. Ceci d'démontre des querelles et des bagarres des larvaires ou des clochards pendant les funérailles dans la vie réelle. Le comportement de Fama, du griot et de Bamba est donc un paradigme du nègre désespéré : ceux qui ne bénéficient pas des indépendances. Comparable aux funérailles d'Ibrahima Koné est celles du cousin Lacina. Toutes les autres funérailles deviennent l'opportunité pour Fama de faire de gain économique : de récolter quelque somme d'argent pour lui-même. Ainsi, « il (Fama) parcourut toutes les concessions malinkés de la capitale […] L'argent fut sorti et offert par tout » (*Les soleils des indépendances,* p. 83). Évidemment, l'on n'apprend pas la mort des proches avec de peines. Par contre, il la voit comme une bénédiction qui conduit à trouver à manger ou à faire gain.

L'importance des lieux des funérailles demeure plus dans le fait qu'il peint plus parfaitement la société contemporaine qui voit quelques proches du défunt travaillés fort pour s'approprier l'argent destiné pour les cérémonies funèbres. Bref, les lieux des funérailles présentent la condition de vie de l'africain et renforce aussi le thématique de la souffrance, du bruit, de l'individualisme et de l'avarice qui marquent les moments de deuil. C'est probablement pour cette raison que le surnaturel, Dieu, représenté par le sirocco se distancie et se révolte contre le rite funèbre d'oncle Lacino. « Le sirocco […] renversa, arracha, aveugla et le vacarme s'arrêta, chiens et pleureuses s'enfuirent et se refugièrent dans et derrière des cases » (*Les soleils des indépendances,* p. 107). Cette révolte implicite de Dieu amplifie le désordre des lieux des funérailles et amène également les habitants à se rappeler d'interdiction d'Allah. « Non et non ! Allah dans son livre interdit de pleurer les décédés » (*Les soleils des indépendances,* p. 107). Les funérailles en tant qu'espace toposémique favorisent l'opposition, la rivalité, le désaccord entre homme et homme et entre homme et Dieu à cause la manière inappropriée dont elles sont organisées.

En outre, la représentation des quartiers compartimentés par les écrivains africains est l'affirmation d'exploitation, d'oppression, du dénigrement du Noir par le Blanc. Frantz (1987) et Béti (1954) soulignent bien ce thème dans leurs œuvres *Les damnés de la terre* et *Le pauvre Christ de Bomba* respectivement. Bien avant Frantz, Kourouma soulève ce sujet dans *Les soleils des indépendances* à travers la représentation des deux quartiers constituant la capitale de la république des Ebènes :

> « À droite, du côté de la mer, les nuages poussaient et rapprochaient horizon et maisons. À gauche les cimes des gratte-ciels du quartier des Blancs […] Le pont étirait sa jetée sur une lagune latérite de terres charriées par les pluies de la semaine ; et le soleil, déjà harcelé par les bouts de nuages de l'ouest, avait cessé de briller sur le quartier nègre pour se concentrer sur les blancs immeubles de la ville blanche. »
>
> (*Les soleils des indépendances,* p. 18)

Le quartier noir avec ses pourritures, « est un lieu mal famé, peuplé d'hommes mal famés » (Frantz, 1987, p. 28) renforcé par l'ombre qui s'abat sur lui est révélateur de type de personnes qui y demeurent : les pauvres, les chômeurs, les infirmes, les nécessiteux. Chaque quartier est donc fonctionnel : il conforme aux gens qui y habitent. Globalement, les bidonvilles sont des lieux des déviants, des pillards, des mendiants, des violeurs, des affamés et des indigents comme Fama. Ceci justifie pourquoi ces lieux sont souvent marqués

par des violences et de la révolte. Évidemment, la fonction de cet espace va au-delà de la représentation à la représentativité chez Kourouma. La représentation dialectique du quartier blanc a une autre signifiance que de peindre un espace vraisemblable. Elle performe également une fonction narrative indéniable en se servant comme la voix du groupe de personnes reléguées, discriminées, exploitées, opprimées. C'est un espace narratif condamnant explicitement la colonisation donc l'exploitation. Ceci ressort à travers ce propos de Fama : « Partout, sous tous les soleils, sur tous les sols, les Noirs tiennent les pattes, les Blancs découpent et bouffent la viande et le gras » (*Les soleils des indépendances,* pp. 18-19).

Un autre espace kourouméen très fonctionnel est le marché. Souvent, cet espace ne rassemble que les misérables, les pauvres, les gens qui se battent quotidiennement avec la vie. Le narrateur renseigne que « les nantis ne connaissent pas le petit marché et ils n'entendent pas et ne voient jamais les nécessiteux » (*Les soleils des indépendances,* pp. 61-62). On doit préciser que le marché, surtout les petits marchés dans le roman est un monde « (des) fous, (des) mendiants et (des) chômeurs qui n'ont pas quinze francs ; ils ont la pauvreté, le chagrin et la rancœur… » (*Les soleils des indépendances,* p. 60). Le marché, symbole des nécessiteux, renvoie à l'idée que la majorité des africains sont indigents, « stérile » économiquement à cause des indépendances. Évidemment, les dirigeants africains ne font rien pour améliorer la vie du peuple. Une autre idée frappante qui se dégage de ce nom générique, (le marché) est celle du rejet. La description du marché chez Kourouma s'axe plus sur la puanteur, une notion abstraite répulsive. Le marché de la capitale des Ebènes où les grands commerçants font leur commerce est une accumulation de puanteur de tous les marchés des grandes villes de l'Afrique : « Dakar, Bamako, Bobo, Bouaké ; tous les grands marchés que Fama avait foulé en grand commerçant » (*Les soleils des indépendances,* p. 20). Les petits marchés qui ne sont pas fréquentés par les nantis n'échappent pas eux aussi, décidément, cette odeur nauséabonde. Le narrateur parle d'une puanteur composée venant de sources diverses. L'odeur qui se dégage des « vendeuses de poissons secs, de poissons frais, avec des relents de feu de brousse, de mare séchée, de vapeur de la mer et de puanteur de la lagune » (*Les soleils des indépendances,* p. 54) est nauséabonde voire insupportable. Cette puanteur n'est pas indépendante de ce qui provient « des chaines de mendiants : aveugles, estropiés, déséquilibrés » (*Les soleils des indépendances,* p. 58) et « des fous » (*Les soleils des indépendances,* p. 60).

> « Les bas-côtés grouillaient de mendiants, estropiés, aveugles que la famine avait chassés de la brousse. Des mains tremblantes se tendaient mais les chants nasillards, les moignons, les yeux puants,

> les oreilles et nez coupés, sans parler des odeurs particulières, refroidissaient le cœur de Fama. »
>
> (*Les soleils des indépendances,* pp. 24-25)

Il s'agit donc d'un monde des damnés, d'un bidonville représentatif des grandes villes africaines. Les marchés sont donc des paradigmes conformant aux marchés hors texte où s'accumule toute sorte de personnes et d'odeurs repoussantes. Analytiquement, les marchés sont représentés de telle manière pour dénoncer les indépendances. Cet espace fonctionnel est devenu un élément efficace démontrant clairement l'inefficacité, l'irresponsabilité des leaders corrompus de l'Afrique qui se sont succédé après les indépendances. C'est aussi une condamnation des gouvernements supposés démocratiques d'aujourd'hui car la même condition prévale dans les villes et marchés de nos jours. La condition socioéconomique des masses populaire détériore parce les gouvernements ne créent pas d'emploi pour les jeunes. Le seul héritage des citoyens ordinaires comme Fama dans l'Afrique postindépendance est la carte d'identité. Toutefois, ils s'enrichissent avec la haute taxe imposée à la population qui languit déjà en pauvreté. Cela justifie pourquoi « Fama aurait choisi la colonisation par rapport aux indépendances » (*Les soleils des indépendances,* p. 21).

Il est évident que la toposémie fonctionnelle en tant qu'espace va au-delà de la fonction minimale pour rendre l'espace donc la narration vraisemblable. Aussi, il devient plus interactif avec le comportement des personnages. Comme c'est clairement établi dans ce travail, ce type d'espace projette le lecteur dans le futur et lui confère le pouvoir divinatoire de prédire l'évolution du personnage. Bref, les espaces dénommés toposémie fonctionnelle dans *Les soleils des indépendances* développent des paradigmes conformant aux scènes de la vie réelle qui donnent au roman une fonction dénotative importante.

3. Symbolisme idéologique

Il exige de réitérer que l'espace romanesque est l'élément constitutif le plus significatif qui situe géographiquement et historiquement le récit. Il reflète l'état d'esprit des personnages et donne une tonalité réaliste et vraisemblable à la narration. En plus de ces fonctions, l'espace romanesque peut fonctionner aussi comme un symbole qui met en lumière les implications idéologiques qui aident à comprendre la motivation de la conception de cet espace et l'effet de cet espace sur les thèmes traités dans le texte. Le symbolisme est, selon Monnet (1998), une réalité matérielle ayant une signification particulière tout en communiquant quelque chose d'immatérielle. Cette « immatérielle » est souvent liée aux valeurs et aux idéologies particulières. Il nous semble donc que dans l'analyse d'espace, chaque symbole est vecteur de message et de valeur qui aide souvent à renforcer un thème et à communiquer un message. Le symbolisme idéologique dans un texte s'intéresse principalement à éclairer les figurations symboliques des lieux constituant l'espaces et à mettre en lumière leurs implications idéologiques.

Dans le texte, la plupart des lieux topographiques, toponymiques ou des lieux construits à base des noms génériques sont des vecteurs privilégiés des messages idéologiques. Évidemment, ces espaces renvoient aux intentions de changement et aux idéologies de reconstruction à travers la condamnation des institutions et structures sociopolitiques voire religieuses. Une lecture critique de ces espaces suggère des significations spirituelles, sociales, historiques et politiques importantes. Pour commencer, le Horodougou figure comme l'espace principal dans le texte et il fait résonner tous les thèmes majeurs du roman. Dans le contexte géohistorique, Horodougou est :

> Une vaste zone dans laquelle le monde mandingue se reconstruit vers le Sud, à partir des XVe-XVIe siècles, en suivant les pistes qui vont à la mer. Il est de ce fait un front pionnier du commerce et de l'Islam malinké en zone pré-forestière. Il s'étend, ce Horodougou […] de la Sierra Leone à la Côte d'Ivoire. Mais à l'aube de la conquête coloniale, cette région et ses classes dirigeantes furent bouleversées par l'aventure samoréenne.
>
> (Koné, 2005, p. 2)

Du point de vue onomastique, Koné (2005) constate que le toponyme composé supposé Horodougou est formé soit de « horo » et « dougou » signifiant terre ou pays de kola, soit de « horon » plus « dougou ». « Horon » en langue mandingue signifiant « noble » ou « homme d'honneur ». En partant de ce postulat, Horodougou signifie la « terre des gens nobles ». Ce deuxième sens semble plus approprié dans le contexte actuel jugeant de la perception de Fama à l'égard de cette province. En conséquence, la rhétorique narrative du texte suggère à travers cet espace une idéologie du pouvoir et de la noblesse de la chefferie. Autrement dit, le Horodougou est le symbole indéniable de la puissance royale pour Fama. Ses souvenirs laissent apercevoir une terre foncièrement qualitative (Koné, 2005). Chaque fois que Fama évoque le Horodougou, il renvoie au symbole d'un « Monde terrible, changeant, incompréhensible célébrant la puissance de sa dynastie, le courage de ses aïeux. […] Ces aïeux en avaient le cœur, le bras, la virilité et la tyrannie » (*Les soleils des indépendances*, p. 103). C'est évidemment un passé glorieux qui est vanté à travers le nom Horodougou. Selon Fama, le Horodougou est une « maitresse des terres, des choses et des vivants (qui) accoucha de guerriers virils et intelligents » (*Les soleils des indépendances,* p. 103). En tant que royaume, tout ce que s'y trouve appartient au roi donc au prince, Fama dans ce cas. Idéologiquement, Kourouma semble présenter un espace de souveraineté glorieuse de l'Afrique ancestrale. Sa renommée se repose sur la guerre et ses ressources qui font fleurir le commerce. Le narrateur ne mâche pas ces mots en disant que : « L'important pour le Malinké est la liberté du négoce. Et les Français étaient aussi et surtout pour le négoce qui fait le grand Dioula, le Malinké prospère. Le négoce et la guerre, c'est avec ou sur les deux que la race malinké comme un homme entendait, marchais, voyait, respirait, les deux étaient à la fois ses deux pieds, ses deux yeux, ses oreilles et ses reins » (*Les soleils des indépendances,* p. 21).

La sémantique de cet extrait donne un aperçu historique d'origine de la puissance de Horodougou : le négoce et la guerre. Désormais, référent d'une gloire passée, le Horodougou est devenu symbole du rejet de la chefferie, de la tradition. Comme Horodougou, la chefferie se réfère au passé irrémédiable. Le protagoniste Fama, cependant, continue de vivre dans cette illusion royale condamnée et rejetée systématiquement à travers sa représentation caricaturale dans le texte. Comme la ville princière, le siège du royaume, Togobala, telle qu'elle est représentée signifie le rejet de la féodalité et de l'aristocratie. Le narrateur remarque :

> « De loin en loin une ou deux cases penchée, vieillottes, cuites par le soleil, isolées comme des termitières dans une plaine. Entre les ruines de ce qui avait été des concessions, des ordures et des herbes que les bêtes avaient broutées, le feu brulées et le harmattan léchées. »
>
> (*Les soleils des indépendances,* p.105-106).

Évidemment, la conception qui nourrit la construction de cet espace est l'idéologie d'abandon et du rejet. Ainsi, la capitale de Horodougou symbolise la décadence de la chefferie et de l'aristocratie dont Fama ne cesse pas de chanter. On doit noter qu'avec l'introduction du travail salarié au XIXème siècle, l'aristocratie disparait comme l'est la chefferie donc la féodalité dans le même siècle lorsque la colonisation s'introduit en Afrique. L'introduction de la colonisation en Afrique n'est pas sans effet sur Togobala. Avec la prise du control du négoce et l'interdiction de la guerre par les Français, Togobala symbole de la puissance royale des Malinkés de la province de Horodougou s'écroule. Désormais, cette capitale devient le symbole de la pauvreté. Au travers de l'image de la case royale (*Les soleils des indépendances,* p. 131), Togobala devient un symbole de la stérilité totale donc de pauvreté assaillante que le narrateur qualifie du « cache-sexe de l'orphelin, asséché comme la rivière Touko en plein harmattan, assoiffé, affamé » (*Les soleils des indépendances,* p. 131). Chaque fois que Togobala est évoqué par le narrateur extradiégétique, il nous rappelle d'un monde des indigents comme Fama. D'une manière amusante, c'est le misérable « vautour », Fama, qui est le légitime chef de cette province. Tel homme telle chambre. La case royale, ce palais royal, le seul héritage royal de Fama ne contient que des « plus vieux, gros et roux rats, poux de cases et cafards » (*Les soleils des indépendances,* p. 131). Cette représentation spatiale porte deux visions ambivalentes, celle de Fama qui veut l'instauration de la chefferie dont il est bénéficiaire et celle du narrateur qui rejette la chefferie et les indépendances. Malgré tout, Fama ne cesse pas de se dorer dans la gloire passée de cette ville. L'on s'accorde ainsi avec Koné, (2005, p. 5) que :

> Dans la pensée de Fama, le Horodougou (donc Togobala) est un espace de souveraineté, d'inviolabilité et d'honneur de l'Afrique ancienne. Cela explique son indignation quand Vassoko, le garde frontalier lui demande de fournir ses papiers avant de traverser la frontière entre le Nikinai et la République des Ebènes.
>
> (Koné, 2005, p. 5)

Cette pensée transpose Fama dans un monde de rêve, un monde illusoire où il se voit comme le détenteur légitime du pouvoir suprême de la province et de tout l'univers du roman. Dans un autre sens, Horodougou est un symbole représentatif de la tradition. Généralement, c'est le chef traditionnel qui est le gardien de la tradition. Ainsi, le déclin de la chefferie va obligatoirement en parallèle avec le déclin de la tradition. Il est clair que l'état délabré de la case royal, le référant de la tradition, signale soit que la tradition n'a pas de place dans une Afrique post-indépendante soit il y a le déclin de la chefferie dans l'Afrique postindépendance. Cet espace démontre les difficultés que les institutions traditionnelles africaines font face après les indépendances. Cette thématique est inséparable de la littérature de désenchantement car la grande majorité espère à ce que les institutions traditionnelles conjuguent leur force avec les institutions politiques pour mieux servir l'intérêt des masses. C'est donc les « […] bâtards et illégitimes des présidents de la république et du parti unique » (*Les soleils des indépendances,* p. 103) qui « terrassent » la tradition. Si Fama nourrit de colère et se révolte, c'est parce que les indépendances l'ont dérobé de son héritage et la magie noir ne lui a pas puis sauvé.

Dans le texte, l'adhérence à la tradition donc à la magie interviennent plus dans le macro espace surtout au Horodougou. Le Horodougou et sa capitale Togobala sont donc des symboles de la magie et du fétichisme dans un Doumbouya polythéiste. Cet espace magique est

construit sous l'impulsion de l'espace précisément du cimetière et aussi au travers de la représentation des personnages comme Tiécoura, Tiémoko et Balla. Horodougou et Togobala peuvent être qualifiés d'une province mystérieuse où les forces surnaturelles et les génies sont présents mais en désaccord perpétuel avec les vivants ; ils les menacent du danger et exigent des sacrifices. À titre informatif, le narrateur renseigne de différents tourbillons résultant d'indignation des génies et d'Allah, les figures représentatives de la religion traditionnelle et islamique respectivement. À la page 107, c'est « le sirocco qui surgi sous forme d'un de ces prompts, rapides et violents tourbillons de poussière […] renversa, arracha, aveugla » tout. L'histoire pareille se reproduit lorsque « les tourbillons de vent, de poussière et de feuilles mortes, débouchant du cimetière, animés et gonflés par les génies et les mânes des morts. (Ces) tourbillons s'engouffraient dans le village, arrachaient les chaumes, roulaient les calebasses, emportaient les pagnes puis s'éloignaient… » (*Les soleils des indépendances,* pp. 125-126).

Ici, c'est les génies et les mânes qui se révoltent contre les habitants. De ce point de vue, Togobala polythéiste est à la merci de plusieurs dieux malfaiteurs qui ne font jamais du bien pour ce peuple mais les punissent et les menacent incessamment. De même, un autre tourbillon, encore une manifestation de la fureur des génies se reproduit dans le texte. Pour renforcer plus son aspect mystérieux, Kourouma situe la source de l'itinéraire de ce tourbillon dans le cimetière. Ce qui est inhabituel pour les Malinkés « C'était si extraordinaire pour des Malinkés que leurs génies s'indignèrent et un maléfique tourbillon déboucha du cimetière, se mélangea dans les boubous et les feuillets des manuscrits (cela pouvait passer), mais s'élança aussi sur les calebasses et les pots, fit voler quelques couvercles et renversa quelques sauces » (*Les soleils des indépendances,* p. 146).

Évidemment, les constituants de l'espace, Horodougou et sa capitale Togobala font référence au mystère. Cependant, le mystère souligné menace les habitants. Il s'agit d'exhibition de la colère d'Allah (*Les soleils des indépendances,* p. 107) et des génies et des mânes (*Les soleils des indépendances,* pp. 125-126, 146) sous forme de tourbillon. Dans l'ensemble, l'idéologie qui parcourt cet espace mythique est celle du rejet la religion traditionnelle. C'est donc la religion traditionnelle africaine en toute forme qui est rejetée à travers l'image de Togobala, de Horodougou et les personnalités suivantes qui incarnent cette tradition et cette magie dans *Les soleils des indépendances* : Balla (p. 114), Tiécoura (p. 38-39) et Abdoulaye (p. 66). En plus, la mosquée en tant qu'espace ajoute aussi son poids au thème de la religiosité irrationnelle. S'agissant de la mosquée des Dioula située au cœur de la capitale. Le narrateur note : « Les bas-côtés grouillaient de mendiants, estropiés, aveugles que la famine avait chassés de la brousse. Des mains tremblantes se tendaient mais les chants nasillards, les moignons, les yeux puants, les oreilles et nez coupés, sans parler des odeurs particulières, refroidissaient le cœur de Fama » (*Les soleils des indépendances,* p. 24).

Analytiquement, l'auteur se focalise essentiellement sur la puanteur autour de la mosquée passant ainsi toute description sous silence. Cette technique narrative soutient l'idée selon laquelle la mosquée est vue comme une inconvenance. Au fond, c'est la religion islamique qui est remise en cause à travers son hygiène douteuse. Il s'agit donc d'une manière euphémique de rejeter cette religion et de mettre en évidence son impuissance parce que, normalement, Allah doit sauver et restaurer les malades, les infirmes, les nécessiteux y compris Fama.

On doit réitérer que la rhétorique d'espace dans *Les soleils des indépendances* de Kourouma s'articule autour des symboles et des idéologies qui nourrissent leurs conceptions. Les espaces dans le texte sont des symboles que de simples lieux mimétiques. Les espaces tels que « le camp sans nom », « la villa de justice » et « la prison » portent des dénotations symboliques. Cette position s'affirme dans le fait que le narrateur se focalise principalement sur la condition qui prévale dans ces lieux que sur leur description. Une manière de permettre le

lecteur de porter son propre jugement sur la condition de vie en Afrique postindépendance. Généralement, le camp de détention et la prison tels qu'ils sont peints dans le texte symbolisent la répression, l'abus du pouvoir. La villa où Fama est jugé est un symbole d'injustice. Loin d'être un espace mimétique et fonctionnel, le camp sans nom est un endroit où les suspects sont détenus. Jugeant de sa condition difficile mise en évidence à travers la mort incessante des détenus, on peut défendre qu'idéologiquement, Kourouma semble condamner les arrestations illégales et arbitraires, la tyrannie, la dictature, et le système de justice en Afriques après les indépendances. Cette idée de répression est renforcée par le jugement indigne de Fama dans la villa qui conduit à son emprisonnement dans la caserne de Mayoko (*Les soleils des indépendances,* p. 175).

En dernier ressort, ces microespaces, très symboliques portent des jugements négatifs sur le comportement des dirigeants africains. À partir de ce point de vue, il est clair que ces microespaces servent des intentions moralisatrices cherchant à reconstruire une Afrique de liberté, de justice, de développement. Aussi, ils condamnent l'inégalité et l'exploitation des masses. À titre d'exemple, le quartier nègre, loin d'être une simple représentation vraisemblable, fonctionne comme un symbole de pauvreté qui clame l'exploitation du nègre et l'inégalité sociale. Ici, l'auteur use de la technique de description pour promouvoir la compréhension d'une situation historique. On apprend que « le quartier nègre ondulait des toits de tôle grisâtres et lépreux sous un ciel malpropre, gluant » (*Les soleils des indépendances,* p. 25). Le cimetière, la place des morts est aussi répugnante que le quartier où habite le Nègre. « Le cimetière de la ville nègre était comme le quartier noir : pas assez de places ; les enterrés avaient un an pour pourrir » (*Les soleils des indépendances,* p. 24). De surcroît, à Bindia, dans le quartier malinké, un quartier nègre, « les cases se serraient dans une odeur de fumée et de pissa de vache » (*Les soleils des indépendances,* p. 97). Ces extraits signalent la souffrance et la pauvreté, une pauvreté causée par la colonisation, définit par l'exploitation et empirée par les indépendances.

Conclusion

L'espace pessimiste dans *Les soleils des indépendances* est construit pour dénoncer et rejeter toutes les institutions de l'Afrique traditionnelle, la colonisation, les indépendances. L'étude montre que l'espace sert de moyen de communication et renforce des thèmes traités dans le roman. Les espaces dans le roman sont regroupés en trois selon leur fonctionnement dans les textes. Il y a une première catégorie dénommée Espace mimétique qui cherche à donner une tonalité réaliste aux lieux représentés dans le roman. En guise de parvenir à ce but, Kourouma emploi quelques indicateurs du réalisme comme les toponymes, les descriptions détaillées, les noms génériques référentiels en représentant leurs espaces. Les lieux supposés réels condamnent et rejettent la colonisation, les institutions et les structures sociopolitiques et religieuses. Il est découvert que dans *Les soleils des indépendances*, la construction d'espace réel s'axe sur des indications annonciatrices du réalisme littéraire susmentionné. Nourrit par le pessimisme, cet espace semble présenter l'état actuel d'une Afrique ravagée par la colonisation et les indépendances.

La deuxième catégorie d'espace analysé est dénommée « toposémie fonctionnelle » Cet espace est construit principalement à base des toponymes et

des noms génériques fonctionnant comme un véritable actant. L'analyse établit que l'espace considéré comme une toposémie fonctionnelle est un espace narratif qui développe des paradigmes extratextuels rendant le roman vraisemblable. Ceci conduit à affirmer qu'il y a presque toujours une conformité entre l'espace et les personnages qui s'y trouvent. On remarque que l'évolution des personnages rétrogrades est en parallèle avec les espaces décroissantes représentés dans le texte. Les constituants dialectiques de ces espaces reflètent le déséquilibre psychologique, morale, économique du protagoniste. Quoique ce soit, la fonctionnalité des espaces rend la narration vraisemblable et renforce la thèse de désillusion.

Le symbolisme idéologique est la dernière fonction d'espace discuté dans cet article. L'étude tente de mettre en évidence qu'à part la fonction mimétique de l'espace et sa fonctionnalité dans le texte, l'espace est symbolique. Il a des significations particulières qui communique des idées qui servent les intentions thématiques de l'auteur. Du point de vue onomastique, Horodougou est la terre d'honneur. Horodougou et sa capitale Togobala est le symbole de la chefferie, la tradition et la magie. À travers ces espaces, Kourouma rejette la tradition, l'animisme ; condamne d'une manière acerbe la colonisation et les indépendances. Les espaces tels que le camp sans nom, la villa de justice, la caserne de Mayoko sont des symboles représentatifs de répression et d'injustice. Il est, en outre, évident que la rhétorique spatiale suggère à travers le quartier nègre l'exploitation et l'inégalité sociale. Par ces symbolismes, Kourouma dénonce avec fermeté la religion traditionnelle africaine, la chefferie, la religion islamique, le fétichisme et la tyrannie, la dictature, l'autoritarisme des dirigeants africains. L'idée qui motive la conception de l'univers spatial du roman est celle d'une reforme totale des institutions et des structures de la société africaine. L'espace dans *Les soleils des indépendances* se situe dans la littérature de désenchantement, de révolte condamnant d'une manière acerbe les indépendances, ses institutions et ses idéologies. Il rend vraisemblable la vision panoramique de la condition des nègres particulièrement ceux qui ne font pas partie du cercle politique.

Références bibliographiques

Barthes, R. (1981), *Littérature et réalité*, Le Seuil.
Ducrot, O. (1980), *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
Ducrot, O. (1984), *Le dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit.
Frantz, F. (1987), *Les damnés de la terre,* Paris, Éditions La Découverte.
Goldenstein, J. P. (1989), *Pour lire le roman*, Paris, Ducolot.
Maingueneau, D. (1993), *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société,* Paris, Dunod.

Koné, D. (2005), *Le Horodougou littéraire dans Les soleils des indépendances d'Ahmadou Kourouma : Une province, un espace romantique*. Bouaké : Université Alhassan Ouattara.

Kourouma, A. (1970), *Les Soleils des indépendances*, Paris, Editions du Seuil.

Monnet, J. (1998), *Le symbole des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité*, consulté le 30 juin Septembre, 2021 sur http://cybergeo.revue.org

Marti. M. (1997). L'espace dans le roman épistolaire du XVIIIe, La Serafina de José Mor de Fuentes (1797). Colloque international sur l'espace et la création littéraire, Sevilla, Espagne. pp.263-276. ffhalshs-00567796.